

# Saint Germain-des-Prés

mercredi 22 mars 2017

Sandra Benoist nous emmène sur les pas des Abbés de Saint Germain-des-Prés.

Nous nous retrouvons sur le parvis de l'église Saint Germain-des-Prés dont le clocher, le plus vieux de Paris, a fêté son millénaire début décembre 2014.



L'abbaye royale de Saint Germain-des-Prés est fondée en 543 par le roi mérovingien Childebert, fils de Clovis, sur des terrains maraîchers (à l'emplacement d'un ancien temple romain) à son retour d'Espagne où le roi s'est emparé d'une relique de la sainte Croix et de la cape de saint-Vincent. Après la mort de **Germain d'Autun évêque de Paris en 576**, de nombreux miracles se produisent sur sa tombe située à l'extérieur de l'église. Celle-ci prend alors le nom de Saint Germain-des-Prés car elle est hors de Paris. Détruite par les Vikings au seuil de l'an mil, elle est reconstruite sous l'impulsion de **l'abbé Morard** qui fait édifier une **abbatiale à trois clochers** dont un seul subsiste ; le clocher actuel est d'abord élevé (il sert de tour de guet) puis la nef et la chapelle saint Symphorien. En 1160 le pape Alexandre III consacre le nouveau chœur et rappelle que **l'Abbaye ne dépend que du Pape. L'abbaye prospère et devient un grand centre intellectuel de la Gaule**. Les moines sont des bénédictins.

L'abbaye se trouvant hors les murs de l'enceinte de Philippe Auguste (comme la citadelle du Louvre rive droite), le roi de France Charles V (roi de 1364 à 1380) demande aux abbés de faire construire un mur d'enceinte (quelques vestiges rue Jacob) pour la protéger des envahisseurs. Les abbés font creuser la rue de la petite Seine (actuelle rue Bonaparte) pour amener l'eau de la Seine dans les douves. Au début du XVIIIème siècle **l'école des Mauristes** (St Maur –Vième- disciple de St Benoît) est fondée ; les moines **Dom Mabillon** (buste devant la façade de l'église) et **Dom Montfaucon** sont célèbres par leurs écrits et leurs recherches encore enseignées actuellement à l'Ecole des Chartes. **Les moines érudits, leur grande bibliothèque et leur scriptorium font la notoriété de l'abbaye.**

**A la Révolution** les ordres monastiques sont dissous et les **prêtres réfractaires sont massacrés sur le parvis de l'église** le 2 septembre 1790. En 1794 le monastère devient une usine à salpêtre et une fonderie de canon ; l'abbaye s'appelle alors la Fabrique de l'Unité. Les tonnes de poudre du réfectoire des moines s'enflamment et explosent : le monastère est ravagé, l'église ébranlée et la bibliothèque incendiée...

**Début XIX<sup>s</sup> l'abbaye devient une paroisse du diocèse de Paris** et ne dépend plus du pape. Sa démolition est envisagée l'ors de la percée de la rue de l'Abbaye ; **le curé de l'église et Victor Hugo mobilisent les paroissiens pour sauver l'édifice**.

En 1843 **Hippolyte Flandrin** (élève d'Ingres) est chargé par Victor Baltard (architecte de la ville de Paris) de réaliser des fresques (peintures à la cire) dans la nef, le chœur et le transept de l'église ; l'enceinte extérieure est démolie (partiellement).

Nous commençons la visite par la **chapelle saint Symphorien** (XI<sup>s</sup>) débarrassée de ses hautes stalles qui l'occultaient : pureté de la pierre, de la hauteur de la salle, qui invite au recueillement ; sur le mur sud se découpe une voûte romane aux délicates peintures du XIII<sup>ème</sup> ; sur le mur nord : un arc en plein-cintre, un rectangle rouge peint sur le mur rappelle la réclusion et le massacre des prêtres réfractaires pendant la Révolution ; à côté sur le mur Est, un passage permettait l'accès direct de l'extérieur de l'église à la chapelle car l'entrée de l'église se faisait côté sud à l'emplacement de l'actuel boulevard Saint Germain. Une vaste nécropole aristocratique mérovingienne et des tombes des IX et XII<sup>ème</sup> s ont été découvertes au sud de l'église.

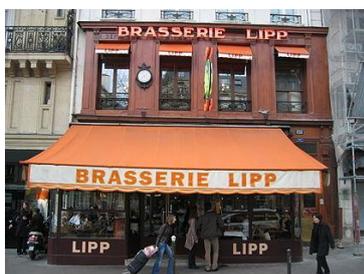


Nous passons devant la base du clocher (X<sup>ème</sup>) qui porte des marques gravées par les ouvriers (pour se faire payer) et pénétrons dans l'église qui est très sombre. Elle est en réfection depuis début 2015 et les fresques de Flandrin sont à peine visibles dans la nef ainsi que les tableaux des déambulatoires dont ceux des « Mays » offerts par les différentes corporations. Les premiers **chapiteaux romans du XII<sup>ème</sup>** représentent animaux, sphinx, lions, oiseaux, feuilles d'acanthé, tête d'ange... après réfection de l'église au XIX<sup>ème</sup> certains chapiteaux originaux ont été placés au musée de Cluny. Dans le transept nord : vitraux du XVII<sup>ème</sup> ainsi que la statue de St François Xavier par **Coustou** et mausolée du cœur du roi de Pologne Jean Casimir (1672) devenu abbé commendataire (honorifique mais qui pouvait toucher des subsides de l'abbaye de saint Germain-des Prés). Dans le déambulatoire, tombe de Guillaume Douglas, écossais converti, mort en 1611 ; celui-ci repose allongé à la romaine sur son cercueil.



En levant les yeux, les voûtes d'ogives montrent les hésitations des débuts de cette nouvelle technique par une recherche d'équilibre de l'arc en plein-cintre (quarts de voûte non identiques). Les quatre **chapelles rayonnantes** qui entourent celle de la Vierge autour du chœur de l'église possèdent une belle **architecture romane** ; dans la chapelle Saint Germain une sculpture en bois du saint par **Muriel Pulitzer** (1961) ; la chapelle de la Vierge du XIXème a des grisailles de **Heim** et sa Vierge à l'enfant, ébauche de sculpture avec fêlure, abandonnée, enterrée et redécouverte à l'occasion de fouilles, est exposée pendant les travaux dans le chœur de l'église, près de la base d'une des deux anciennes tours disparues. La chapelle saint Benoît renferme un autel en hommage aux prêtres réfractaires assassinés pendant la Révolution et des plaques funéraires commémoratives des penseurs Descartes, Montfaucon et Mabillon. Le chœur des moines sous les bâches n'est pas visible mais il le sera bientôt et nous pourrons alors admirer le plafond étoilé et les fresques d'Hyppolite Flandrin.

Nous sortons de l'église et sur la place, Sandra nous parle des **trois cafés qui ont participé à la célébrité du quartier St Germain-des-Prés** au XXème siècle :



**Le Flore** (1900) ; **les Deux Magots** (1890) ancien magasin de nouveautés transformé en café, dont les 2 vases chinois (vestiges du magasin) ont donné le nom à l'établissement (magot : chinois obèse grimaçant assis) ; les Deux Magots décernent tous les ans depuis 1933 leur Prix littéraire à des auteurs prometteurs. **La Brasserie Lipp** (1880) à la façade d'acajou classée monument historique, où se sont attablés Simone de Beauvoir et Jean-Paul Sartre, Albert Camus, Hemingway ... et tant d'intellectuels, attribue depuis 1935 un Prix littéraire au printemps : le Prix Cazes (du nom du second propriétaire de la brasserie en 1920 qui lui donna son aspect actuel).

Le quartier Saint Germain-des-Prés est aussi célèbre par ses caves (Tabou, club St Germain, caveau des Légendes, échelle de Jacob...) fréquentées après-guerre par les philosophes, écrivains, poètes, musiciens, chanteurs (Boris Vian et sa bande, J-P Sartre, Simone de Beauvoir, Jacques Prévert, Raymond Queneau, Louis Armstrong, Juliette Gréco ...) qui devisaient et dansaient au son d'une musique endiablée (jazz, Be bop) .



A l'angle de la place et de la **rue de l'Abbaye**, nous passons devant le square Laurent Prache qui nous accueille avec un buste de Dora Maar (muse, artiste, photographe) sculpté par **Picasso** (volé et retrouvé en 2002) en hommage à son ami Guillaume **Apollinaire** qui habitait tout près boulevard St Germain ; deux côtés du square sont ornés des vestiges du grand cloître démoli au début du XIXème lors du percement de la rue de l'Abbaye. Des pans du réfectoire des moines se trouvent dans le hall de l'immeuble du 16 rue de l'Abbaye. Plus loin dans la rue de l'Abbaye, des **vestiges de la grande chapelle de la Vierge** sont visibles dans la boutique Flamant (2<sup>ème</sup> pilier) : chef d'œuvre de l'art ogival du XIIIème, édifée par Pierre de Montreuil (abbaye de St Denis, Notre-Dame...), cette grande chapelle (L : 32m ; l : 9m ; H : 15m) comportait une nef à 4 travées et un chevet à 7 pans...

Nous traversons ce magasin de décoration et en ressortons **rue de Fürstemberg** (à l'emplacement de l'ancienne imprimerie Nationale) à côté de l'entrée du **musée Delacroix**. C'est le cardinal de Fürstemberg qui, ayant favorisé la politique de Louis XIV en Alsace, fut nommé Abbé de Saint Germain-des-Prés et fit creuser en 1699 la rue portant son nom sur des terrains de l'abbaye.

De cette petite place de Fürstemberg célèbre par son réverbère central (anciens globes ronds) et ses 4 arbres catalpas, nous faisons face au **palais abbatial** (style Louis XIII : brique et pierre) construit en 1586 sous l'impulsion du cardinal de Bourbon. Avant son remaniement au début des années 1970, le bâtiment était séparé de la rue (et de la cour) par un profond fossé qui permettait de découvrir l'importance de cet édifice. Nous, les écoliers, accédions à la cour par un petit pont et au préau par un autre, car l'école se trouvait dans l'aile Est. Nos salles de classe étaient hautes de plafond avec de grandes baies vitrées. C'était « l'école libre » de l'Abbaye tenue par des religieuses de Saint Vincent de Paul, de la maternelle au CM2. Que de bons souvenirs ! A droite sur la rue se trouvait le dispensaire où les mères se retrouvaient après-guerre pour la « pesée du nourrisson ». Le palais abrite désormais la Faculté d'Education de l'Institut Catholique de Paris et la Cep entraide étudiants.



Sur la place, les bâtiments côté Est appartenait à la paroisse : le jeudi on s’y retrouvait entre « âmes vaillantes » pour des jeux ou des films (Zorro en noir et blanc) et plus tard, le dimanche matin après la messe on discutait au son de musique rock.

Revenons à Eugène Delacroix dont nous allons visiter le **musée** 6 rue de Fürstemberg. Les locaux étant exigus, Sandra nous évoque la vie du peintre sur la place puis dans la cour : sa mère née Oeben était la fille du célèbre ébéniste français Jean-François **Oeben** (1720-1763) qui marqua le style « transition » Louis XV, Louis XVI ; après la mort de celui-ci, elle épousa l’élève de son mari l’ébéniste Jean-Henri **Riesener** (1734-1806) qui reçut d’importantes commandes de la Cour et de riches particuliers jusqu’à la Révolution. Son fils Henri-François Riesener (1767-1828), élève du peintre David, fut un célèbre portraitiste en France et à la cour des tsars. C’était l’oncle de Delacroix. Son fils Léon Riesener, peintre, élève de Gros, fut très lié à son cousin Eugène et avec Fantin-Latour. Le père légal de Delacroix, Charles Delacroix, était un ancien ministre du Directoire (la rumeur courait qu’Eugène était le fils illégitime de Talleyrand). Sa mère meurt quand son fils a 16 ans.

Orphelin, Delacroix vit chez sa sœur Henriette de Verminac, son oncle Riesener le fait entrer dans l’atelier du peintre Guérin au Louvre où il copie les Raphaël et Rubens. A « l’Ecole des Beaux-Arts » en 1816 il découvre la magie des couleurs avec Bonington puis il reçoit un choc à la vue du «Radeau de la Méduse» que Géricault peint dans l’atelier de Guérin, et J.R. Auguste lui montre les enchantelements de « l’Orientalisme» : les 3 bases de sa peinture. En 1822 Delacroix expose au Salon « la Barque de Dante » et 2 ans plus tard « les massacres de Scio » (réaction contre le génocide des Turcs contre les grecs) ; en 1823-1824 il partage le logement d’un aquarelliste anglais Thalès Fielding qui lui fait découvrir Constable et les paysagistes anglais ; en 1825 son séjour en Angleterre le familiarise avec la littérature anglaise : Shakespeare, Walter Scott, Byron... il illustrera Macbeth et Hamlet ; 1827 année funeste : mort de sa sœur Henriette et de son ami Bonington. 1827-1828 : « la Mort de Sardanapale » exposée au Salon est très discutée. En 1829 Delacroix s’installe 15 quai Voltaire où il travaille beaucoup. Il rédige des articles sur Michel-Ange et Raphaël dans la revue de

Paris, fréquente Stendhal, Mérimée, Alexandre Dumas. En 1830 après la Révolution de Juillet, il présente **« la Liberté guidant le peuple »** où il se peint en révolutionnaire En 1831 il est décoré de la Légion d'Honneur.

En 1832 Delacroix accompagne le Comte Charles de Mornay, diplomate chargé de mission auprès du sultan du Maroc Abd er-Rhaman, à Tanger, Meknès, Cadix, Séville, Oran, Alger ; marqué par la lumière et les modes de vie différents des Arabes, il remplit ses carnets de croquis, dessins et aquarelles (ancienne expo à l'IMA) et 2 ans plus tard il expose au Salon **« Femmes d'Alger dans leur appartement »**.

A partir de 1838 Eugène Delacroix reçoit d'importantes commandes officielles : bibliothèques de la chambre des Députés et de la Chambre des pairs au palais du Luxembourg, plafond de la galerie d'Apollon au Louvre, décorations pour le salon de la Paix à l'Hôtel de Ville (détruites lors de la Commune) et pour la chapelle des Saints Anges de l'église Saint-Sulpice (St Michel terrassant le dragon, lutte de Jacob avec l'ange et Héliodore chassé du temple). Pour se rapprocher de ce dernier chantier, Delacroix emménage fin 1857, 6 rue de Fürstemberg (aile gauche des communs du palais abbatial, actuel musée Delacroix) où il se fait construire un atelier dans le jardin.

Durant les étés, Delacroix fait des séjours chez des amis à Champrosay et à Dieppe où il réalise de nombreuses **aquarelles qui influenceront les impressionnistes** (bouquets de fleurs et marines). En 1855 il expose 42 toiles à l'Exposition Universelle. Et l'année suivante, après 7 refus, il est enfin admis à l'Institut ...



Il travaille au calme de son atelier jusqu'à sa mort en 1863 : **« La vue de mon petit jardin et l'aspect riant de mon atelier me causent toujours un sentiment de plaisir »** écrit-il dans son journal le 28 décembre 1857.

Cette année 1863 voit l'accrochage du « déjeuner sur l'herbe » de Manet au Salon des Refusés.

Les goûts ont changé, la peinture aussi, et Delacroix meurt seul, isolé, emporté par une laryngite tuberculeuse le 13 août 1863, assisté de sa fidèle gouvernante Jenny Le Guillou.

Le fond de son atelier est vendu l'année suivante ainsi que son mobilier; au Salon des Refusés de 1864 Fantin-Latour présente son tableau **« Hommage à Delacroix »** : **manifeste de la jeune école**

**qui reconnaît dans le maître romantique et classique, une liberté qu'elle revendique.** Y figurent : les critiques défenseurs du Romantisme (Baudelaire), du Réalisme (Champfleury et Duranty), les artistes peintres Whistler, Manet, Fantin-Latour, Legros, Albert de Balleroy et Louis Cordier.



A la mort du peintre le propriétaire récupère l'appartement et l'atelier qu'il veut transformer en garage. Maurice Denis admiratif de l'œuvre du peintre, crée alors la Société des Amis d'Eugène Delacroix qui rassemble des intellectuels, des artistes (Vuillard, Signac...), des conservateurs, des collectionneurs qui se mobilisent pour sauver le lieu qui devient « musée associatif » (donné à l'Etat en 1950) puis « musée national » en 1971, rattaché au musée du Louvre depuis 2004.

Aujourd'hui le musée est encore en cours de rénovation et plusieurs salles sont fermées au public.

Par un escalier extérieur nous entrons dans l'**atelier** clair, donnant sur le jardin, et où sur les hauts murs sont accrochés des tableaux:

- 2 portraits de Delacroix par son cousin Léon Riesener et par Hippolyte-Charles Gaultron

-autoportrait en Hamlet

-portrait d'Auguste Richard de La Hautière (1826)

-Roméo et Juliette devant le tombeau des Capulets (1851) ; Delacroix réalisa 20 tableaux de sujets Shakespeariens ;

- « l'éducation de la Vierge » (1842) ; toile réalisée à Nohant chez son amie George Sand ; Delacroix était très lié au couple Sand-Chopin (1838-1847). Ste Anne peinte en paysanne, éduque sa fille dans la campagne : hommage à George Sand pour son action en faveur de l'éducation des filles et son goût pour la nature.

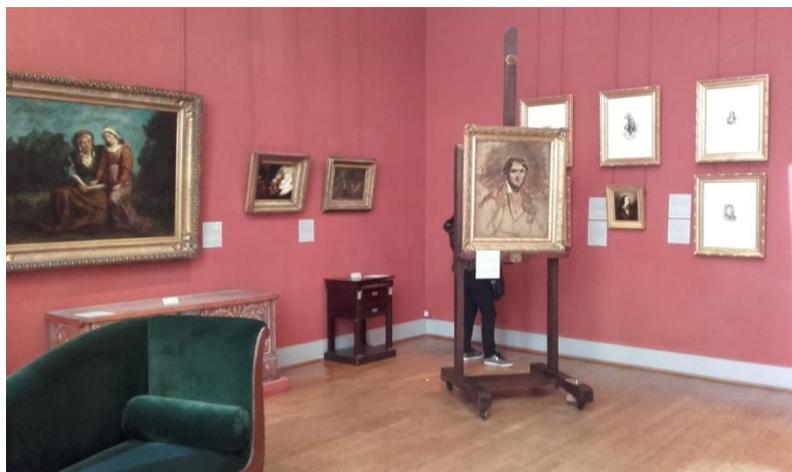


- « le Christ au jardin des Oliviers » (1823-24) : esquisse pour la toile de l'église St Paul-St Louis de Paris ; dans le lointain des soldats sombres, plus près, les apôtres endormis se tiennent derrière le Christ situé au centre du tableau, drapé d'une robe rose foncé et tourné vers les anges habillés en clair sur des nuages lumineux ; les bras du Christ (sphère céleste) forment la diagonale qui sépare la sphère terrestre à gauche (soldats, apôtres) de la sphère intermédiaire à droite (anges évanescents).

- « l'Annonciation » (1841) : scène théâtralisée par 2 anges tenant de lourds rideaux rouges.

- portrait de la fille de Jenny Le Guillou (sa gouvernante) : portrait posthume de la fillette morte très jeune ;

- portrait de George Sand, triste, défaits, après sa rupture d'avec Alfred de Musset ; elle se fit couper les cheveux qu'elle envoya à son tumultueux ancien amant. Delacroix avait fait la connaissance de George Sand quand il habitait le quartier de la nouvelle « Athènes » près de chez elle (1833-1835). Pour observer la société et passer inaperçue, elle s'habillait en homme. Quand elle retourna habiter la maison bourgeoise de sa grand-mère à Nohant dans l'Indre, elle fut surnommée « la bonne Dame de Nohant »



- « la Madeleine dans le désert » (1845)

- sur un chevalet : portrait de Léon Riesener (1834-35) cousin de Delacroix.

- contre les murs : un coffre à décor peint (sundouk) début XIXème et quelques vitrines contenant des objets rapportés de son voyage au Maroc (céramiques, instruments de musique, cuirs et armes).

Nous sortons dans le jardin pour avoir une vue de l'atelier et nous imprégner de l'ambiance du lieu : ambiance calme et créatrice de ce lieu préservé au cœur de Paris où seuls sont perceptibles les cris des mouettes et les cloches de l'église St Germain-des-Prés.

De retour rue de Fürstemberg nous passons l'étroite rue Cardinale sinueuse (XVII-XVIIIème) et nous dirigeons vers la rue Jacob qui **délimitait l'enceinte de l'Abbaye de St Germain-des-Prés (XIVème)**:

N° 10 : en 1948 ouvre un cabaret « l'échelle de Jacob » (cave à 2 niveaux reliés par une échelle) qui voit les débuts de nombreux artistes : Cora Vaucaire, Gréco, Brel, Barbara, Aznavour, Ferré, Devos, Gainsbourg ...

N° 12 : au-delà du porche, bel escalier à balustrade en fer forgé donnant sur un jardinet et « chasse-roue » pour protéger les calèches.



N° 14 : Richard Wagner y vécut de 1841 à 1842.

N° 18 : c'était le siège des éditions Gautier-Languereau (1859) qui lancèrent la 1<sup>ère</sup> BD pour enfants dans le journal « **la semaine de Suzette** » (1905-1960) et **Bécassine**.

N° 20 : ancien siège du « temple de l'amitié » dont les jardins communiquaient avec ceux du n°34 rue de Seine (j'en reparlerai plus loin).

Sur le trottoir opposé au n° 13 : vestiges apparents de l'enceinte de l'Abbaye dans la boutique de la manufacture de Gien.

N° 22 : « le caveau des Légendes » accueillait philosophes, auteurs, poètes, acteurs, musiciens, qui se mélangeaient toutes classes sociales confondues au son du « be bop ». Les sous-sols servirent aussi de pénitencier dans l'ancien temps.

N° 28 : Colette y demeura en arrivant à Paris et y écrit « Claudine ». A gauche du porche, boutique exposant des « Paesine » : pierres contenant du manganèse et de l'oxyde de fer qui dessinent des paysages (d'où leur nom) connues depuis l'Antiquité.

N° 27 : derrière un grand arbre, maison d'édition de « l'Iconoclaste ».

N° 30 : le petit-fils de Madeleine Castaing tient la boutique « lettres-autographes ».

Le long de cette rue Jacob, des portes cochères ajourées, en métal travaillé, permettent de voir de l'intérieur sans être vu de la rue. Remises à la mode sous Louis-Philippe, on en trouve beaucoup dans le quartier de la « Nouvelle Athènes ».

Nous quittons le début de la rue Jacob et tournons **rue Bonaparte** (ancienne rue de la petite Seine) après le magasin des macarons Ladurée qui a remplacé la célèbre galerie de décoration de Madeleine Castaing; au coin, en diagonale, le restaurant « le Pré aux Clercs » où déjeunèrent Soutine et Modigliani.



Sandra nous explique l'appellation « Pré aux Clercs » : prairie qui servait de terrain de détente pour les « clercs » (étudiants) et peut-être aussi pour les duels. Ancienne propriété de l'Abbaye de St Germain-des-Prés, elle fut scindée en 2 : le « grand pré aux clercs » à l'ouest, propriété de l'Université de Paris et le « petit pré aux clercs » à l'est, propriété de l'Abbaye. Dans le grand pré aux clercs se passèrent des choses peu « orthodoxes » et au XIVème siècle les Abbés récupérèrent une partie du grand pré aux clercs pour y creuser des fossés (rue de la petite Seine). La rue Visconti était sous juridiction de l'Université et sous juridiction de l'Abbaye : ancienne rue le Marais, les protestants profitaient des souterrains pour s'échapper. Le petit pré aux clercs, plein de déchets, fut loti aux XVI et XVIIème siècles.

Au n° 21 rue Bonaparte au fond d'une large cour pavée et arborée, habitèrent l'architecte designer irlandaise **Eileen Gray** (de 1907 à 1976 ; auteur de la villa E-1027 à Roquebrune) et la décoratrice **Madeleine Castaing** qui fut amie et mécène de Chaïm Soutine.

Nous traversons la **rue Visconti** qui accueille au n° 17 l'imprimerie de Balzac de 1826 à 1828 et au N° 19 l'atelier du peintre graveur Constant Lebreton (1895-1985) qui y travailla de 1926 à 1985.

En continuant la rue Bonaparte vers la Seine, sur la gauche, la façade austère d'une annexe de l'Ecole de Médecine où enfants nous nous faisons vacciner, puis nous voici au n° 14 dans la cour des Beaux-Arts : sur la droite se dresse la façade de la chapelle des Petits Augustins ayant reçu un placage du

château d'Anet de Diane de Poitiers (Apollon et Diane), de style jésuite, toscan ionique et corinthien (Philibert Delorme et Jean Goujon) ; et sur la gauche : des pans de murs de l'Hôtel de Ville incendié en 1870.



La reine Margot épouse du roi Henri IV se fit construire un hôtel particulier dans le siège de l'archevêché de Sens ; pour se faire, la reine fit exproprier les habitants alentours ; son domaine commençait rue de Seine et s'étendait jusqu'au pont Royal ; le quai de Seine bordant sa propriété prit le nom de quai Malaquais (mal acquis). A son retour d'exil elle voulut fonder un monastère sur une partie de son domaine : la **chapelle des Louanges** fut élevée et la reine Margot y fit venir des religieux Augustins « déchaussés » puis d'autres « réformés » dits « Petits Augustins ». A sa mort c'est Anne d'Autriche qui posa la 1<sup>ère</sup> pierre du **couvent des Petits Augustins**.

A la Révolution, **Alexandre Lenoir** fut chargé de garder l'établissement où il rassembla une collection d'œuvres d'art, tombeaux, sculptures, des églises et monuments qu'il sauva de la folie destructrice. Le bâtiment devint le **Musée des Monuments Français** qui rassemblait des œuvres du Moyen-Âge à la Renaissance ; des tombeaux d'hommes illustres furent installés dans les jardins. Fin 1817 l'ancien couvent devint « **Ecole royale et spéciale des beaux-arts** » et en 1820 « **Ecole nationale supérieure des Beaux-Arts** ». Du couvent il ne reste que : **la chapelle, le cloître (cour des mûriers) et un bout de jardin**. En 1839 fut bâti le « Palais des Etudes » sur le style renaissance italienne avec une immense verrière de Félix Duban sous laquelle nous avons la chance de pénétrer.



Nous quittons les Beaux-Arts par la rue qui lui fait face, perpendiculaire à la rue Bonaparte : la **rue des Beaux-Arts**. Au n° 13 se trouve « l'hôtel » à l'emplacement d'un pavillon de rendez-vous galants

de la reine Margot. C'est dans cet hôtel qu'**Oscar Wilde** se réfugia en 1898 et qu'il mourut le 30 novembre 1900 à l'âge de 46 ans. L'« hôtel » redécoré par Jacques Garcia, possède hammam, piscine en sous-sol et une entrée cylindrique (puits de lumière) qui dessert les chambres (de 300€ à 1 000€ la nuit) ; il accueille des personnalités du spectacle (Johnny Deep, Monica Bellucci...).

De nombreux « passages » existaient dans le quartier, qui permettaient en entrant dans une cour de ressortir dans une autre rue : du n° 3 bis rue des Beaux-Arts on pouvait en ressortir 4 rue Visconti.

La rue des beaux-arts donne dans la **rue de Seine** face au n° 25 ; sur la gauche elle mène derrière l'Institut jusqu'à la Seine ; nous partons à droite ; au n° 31 **Raymond Duncan** et sa femme (parents de la danseuse **Isadora Duncan**) créèrent « **l'Académie** » de 1929 à 1966. Chaque année ils invitaient les enfants du quartier à un après-midi goûter-spectacle. Nous étions très impressionnés par ce couple vêtu d'une longue toge blanche, pieds nus (été comme hiver) dans des spartiates.

Nous passons devant de nombreuses galeries d'art, passons l'autre extrémité de la rue Visconti (auteur du tombeau de Napoléon 1<sup>er</sup>) ; au n° 34 de la rue de Seine se trouvait « **l'Académie** » qui communiquait par ses jardins avec ceux du n° 20 de la rue Jacob (siège du temple de l'amitié) ; ces 2 maisons mitoyennes partagent depuis Henri II une histoire mouvementée : déchirées entre l'Abbaye de St Germain-des-Prés et l'Université de Paris (pré aux clercs), tiraillées par les grands du Parlement, colonisées par une académie où l'on enseignait « l'art de s'entretuer avec grâce... », elles témoignent de **2 courants littéraires du quartier** : critique et introverti côté Seine où Rouveyre accueillait Léautaud, Apollinaire et Matisse ; mondain et extraverti côté Jacob où Colette dansait presque nue dans le grand jardin de Miss Barney (peintre américaine)...

Nous prenons la **rue Jacques Callot** (graveur 1592-1635) ancien passage couvert qui permettait de relier la rue de Seine aux rues Mazarine et Guénégaud puis au pont Neuf ; ce qui explique les murs aveugles de la « rue ». A l'angle Seine/Callot, « la Palette » café des habitués du quartier et des artistes dont la terrasse côtoie la sculpture en bronze patiné d'Arman 1992 : la « Vénus des arts » statue antique (tête de la Vénus de Milo) découpée en tranches verticales dans lesquelles sont intégrés une palette de peintre, un cadre de tableau et des instruments de musique. Plus loin sur le même trottoir un « Pied » a été installé récemment par la ville de Paris : œuvre en béton de Daniel Dewar et Grégory Gicquel lauréats du Prix Marcel Duchamp 2012, exposée en 2014 dans les jardins du musée Rodin.



A l'angle avec la rue Mazarine, une annexe des Beaux-Arts (architecture) d'où les étudiants s'amusaient à lancer sur les passants de la rue Jacques Callot des bombes à eau ou de peinture ... ce qui nous obligeait en rentrant de l'école à faire le détour par l'Institut.

La **rue Mazarine** abritait des librairies de livres anciens, les éditions Gründ et des galeries d'art. A l'angle Mazarine/Guénégaud la galerie Isy Brachot était un phare de galerie d'art moderne exposant entre-autre, les premières « Nanas » de Niki de Saint-Phalle. La rue perd de son âme, ainsi que tout le quartier, avec l'envahissement de nombreux restaurants. Mais des **vestiges du mur d'enceinte de Philippe Auguste** (XIIIème) sont toujours visibles avec quelques tours : dans le parking du n° 27 rue Mazarine et dans l'école de langues du **passage Dauphine** (profiter de la porte ouverte à l'entre cours) attenant que nous empruntons. Dans ce passage qui relie la rue Mazarine à la rue Dauphine, quelques arbres dont un figuier poussent parmi les pavés.



Nous voici **rue Dauphine** où en face à gauche, à l'angle de la **rue Christine** (fille d'Henri IV) se trouve l'hôtel d'Aubusson qui remplace un immeuble dont les petits appartements donnaient sur des coursives dominant un jardin intérieur et dont la cave « **le Tabou** » fondé en 1947, fut un lieu incontournable des folles nuits de Saint Germain-des-Prés ; cette boîte de nuit mythique d'après-guerre réunissait zazous, intellectuels, musiciens, chanteurs, artistes et jeunes gens qui se

mélangeaient, dansaient souvent au son de la musique de jazz jouée entre-autre par Boris Vian (trompette) et son frère qui tenait un magasin d'instruments de musique rue Grégoire de Tours ; Juliette Gréco y chantait aussi : « il n'y a plus d'après à St Germain-des-Prés... »



Nous remontons vers le carrefour Buci/Dauphine/Ancienne Comédie/St André-des-Arts ; sur le trottoir de droite, vestiges du mur de l'enceinte de Philippe Auguste visibles dans une vitrine. Nous tournons **rue Saint-André-des-Arts** pour emprunter le **passage du commerce Saint André** qui mène au boulevard Saint Germain ; à mi-parcours sur la gauche : le **passage de Rohan** fermé depuis quelque temps pour préserver la tranquillité de ses habitants, est un havre de paix, de verdure, au charme d'un autre siècle, qui menait à la **rue du Jardinnet** (école), derrière le **lycée Fénelon** (1<sup>er</sup> lycée de jeunes filles de Paris fondé en 1883 dans l'ancien hôtel de Villayer du XVIIIème rue de l'Eperon). Dans le restaurant angle Rohan/commerce St André, une tour de l'enceinte est visible ; nous nous trouvons sur l'arrière du **café Procope**, plus vieux café du monde fondé en 1686 par Procopio Dei Coltelli ; devenu **café littéraire** en 1700, ses murs ont accueilli Voltaire, Rousseau, La Fontaine, Benjamin Franklin, Diderot ... à la Révolution : le club des Cordeliers avec Danton, Marat (qui avait son imprimerie en face au n°39 rue de l'Ancienne Comédie), Robespierre et les Jacobins, Camille Desmoulins ; le café est ensuite redevenu littéraire et a été fréquenté par Alfred de Musset, George Sand, Théophile Gautier et des personnalités politiques ... Depuis 1954 le « Prix de l'Humour noir » est décerné dans son cadre prestigieux ainsi que le « Prix Jean Zay » depuis 2005. Sa façade 13 rue de l'Ancienne Comédie avec ses balcons en fer forgé est inscrite à l'inventaire des Monuments Historiques.



Nous terminons cette ballade culturelle au **carrefour Odéon** qui par-delà le boulevard Saint Germain mène au théâtre de l'Odéon et au jardin du Luxembourg.

De nos jours, malgré l'évolution de la Société, le 6<sup>ème</sup> arrondissement de Paris défend toujours les valeurs artistiques et culturelles qui ont fait sa renommée : prix littéraires, associations d'ateliers d'artistes, manifestations d'art contemporain, festival de jazz...

Plan de l'ancienne Abbaye de Saint Germain-des-Prés

